

TRADUCTION DE LA CARTA AUTOGRAFA QUE LA REINA MARIA ANTONIETA DE FRANCIA  
ESCRIBIO A SU CUZADA MADAMA KABEL EN MISMO DIA DE SU MUERTE

16 de octubre de 1793

A Madame KABEL, ma chère amie, j'ai pu commettre l'espérance que  
il vous dira bien recevoir mes derniers  
souffrances pour qu'il puisse être reçu  
mon âme dans la miséricorde de Dieu  
demande pardon à tout ceux que je  
connais, et à tous ceux que je ne connais  
de toutes les peines que sans le vouloir  
j'ai pu vous causer, je pardonne à  
tous mes ennemis, et moi qu'ils m'ont  
fait, je suis résolu à mes tentes  
et de tous mes frères et sœurs.  
Je vous prie de leur dire d'en être sûr  
pour jamais, et leur peines sont un des  
plus grands regrets que j'aurai en  
mourant, qu'ils sachent du moins, que  
j'ai pu, non dernier, mourir, j'ai pardonné  
à eux. Adieu, ma bonne et tendre sœur,  
poursuivez cette lettre, sous arriver, j'espère  
toujours à moi, je vous embrasse de  
tout mon cœur, ainsi que ces pauvres  
et chers enfants, mon Dieu, qu'il est  
désirant de les quitter, pour toujours.  
Adieu, adieu, je ne vais plus m'occuper  
que d'un des devoirs spirituels, comme  
je ne suis pas libre dans mes actions,  
on m'a même peut-être, un prêtre,  
mais je proteste ici, que je ne lui  
suis pas un sot, et que je le traite  
comme un être absolument étranger.

Marie Antoinette

AUTÓGRAFO DE MARÍA ANTONIETA. — Existente en el Archivo Nacional de París

car à vous ma sœur, que j'ai pu pour la dernière  
fois, je me dois de commettre, non pas à une  
mortelle, mais à elle, et que pour les crimes  
més, mais à elle, et que pour les crimes  
que, innocent, j'espère mourir la même sorte  
que lui dans ces derniers moments, je suis  
aut me comme on l'est, quand la conscience  
se reproche rien, j'ai un profond regret  
de n'avoir pu vous en parler, et de  
vous, ma sœur, et de vous, et de vous, et  
avez par vous-même tout sacrifié  
pour être avec vous, dans  
position, je vous la prie, j'ai appris par  
le plébe, et de vous, que ma fille  
est, j'espère de vous. Adieu, la pauvre  
enfant, je ne puis pas lui écrire, elle ne  
recevrait pas ma lettre, je ne suis même  
pas si elle, si vous saviez, j'espère pour  
eux deux, et, ma bien chère, j'espère que au  
jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils  
pourront se réunir avec vous, et j'aurai  
en entier de vos tendres soins, qu'ils  
perdent tous deux à ce que je n'ai  
espéré de leur avenir, que les principes  
et l'exécution exacte de ses devoirs ont  
la première base de la vie, que leur amitié  
et leur confiance mutuelle, en font le  
bonheur, que ma fille sente que l'âge  
qu'elle a, elle doit toujours adorer son père  
par les conseils que son expérience quelle  
aura de plus que lui, et son amitié pour  
lui, j'espère, que mon fils à son tour, parle à  
sa sœur, dans les soins, les services que

l'ami peut inspirer, qu'ils sont en eux  
sans deux que, dans quelque position, on  
ils peuvent trouver, ils ne sont vraiment  
heureux que par leur union, qu'ils trouvent  
exemple de nous, ainsi, dans vos lettres,  
notre amitié, nous adorne de consolations,  
et dans le bonheur on peut seulement  
quand on peut partager avec un ami,  
et avoir trouver de partager de plus, plus  
que dans sa propre famille, que mon fils  
n'aurait jamais le dernier, qu'il n'a  
pu que j'ai, j'espère, exprimé, qu'il  
ne cherche jamais à venger notre mort, qui  
à vous par la dure chose bien pénible à  
mon cœur, je suis combien content,  
doit vous avoir fait de la peine, j'espère  
la même chose, j'espère, à l'âge qu'il a, et  
compter il est facile de faire, j'espère  
enfant, ce qu'on veut, et même, et qu'il ne  
comptera pas, un jour, en dire, j'espère  
il ne pourra pas mieux, tout le prix de  
vos larmes, et de votre tendresse pour tous  
deux, il me reste à vous embrasser, encore  
mes derniers moments, j'espère les devoirs  
de la conscience, j'espère, j'espère, mais  
cette qu'on me, j'espère, j'espère, j'espère  
la conscience, et si si j'espère, que je  
n'en aurais véritablement pas eu le temps,  
je meurs dans la religion catholique,  
apostolique et romaine, dans celle de mes  
pères, dans celle que j'ai été élevée, et que  
j'ai toujours suivie, j'espère, j'espère, j'espère  
spirituelle à attendre, ne s'achève pas, j'espère  
existé encore, et des progrès de cette religion,  
et même le lieu où je suis les exposent  
trop, si il y arrivait, j'espère, j'espère, j'espère  
j'espère, j'espère, j'espère, j'espère, j'espère

l'ami peut inspirer, qu'ils sont en eux  
sans deux que, dans quelque position, on  
ils peuvent trouver, ils ne sont vraiment  
heureux que par leur union, qu'ils trouvent  
exemple de nous, ainsi, dans vos lettres,  
notre amitié, nous adorne de consolations,  
et dans le bonheur on peut seulement  
quand on peut partager avec un ami,  
et avoir trouver de partager de plus, plus  
que dans sa propre famille, que mon fils  
n'aurait jamais le dernier, qu'il n'a  
pu que j'ai, j'espère, exprimé, qu'il  
ne cherche jamais à venger notre mort, qui  
à vous par la dure chose bien pénible à  
mon cœur, je suis combien content,  
doit vous avoir fait de la peine, j'espère  
la même chose, j'espère, à l'âge qu'il a, et  
compter il est facile de faire, j'espère  
enfant, ce qu'on veut, et même, et qu'il ne  
comptera pas, un jour, en dire, j'espère  
il ne pourra pas mieux, tout le prix de  
vos larmes, et de votre tendresse pour tous  
deux, il me reste à vous embrasser, encore  
mes derniers moments, j'espère les devoirs  
de la conscience, j'espère, j'espère, mais  
cette qu'on me, j'espère, j'espère, j'espère  
la conscience, et si si j'espère, que je  
n'en aurais véritablement pas eu le temps,  
je meurs dans la religion catholique,  
apostolique et romaine, dans celle de mes  
pères, dans celle que j'ai été élevée, et que  
j'ai toujours suivie, j'espère, j'espère, j'espère  
spirituelle à attendre, ne s'achève pas, j'espère  
existé encore, et des progrès de cette religion,  
et même le lieu où je suis les exposent  
trop, si il y arrivait, j'espère, j'espère, j'espère  
j'espère, j'espère, j'espère, j'espère, j'espère

Marie Antoinette

AUTÓGRAFO DE MARÍA ANTONIETA. — Existente en el Archivo Nacional de París

semblante, no pudiendo contener su alegría, prorrum-  
pen en vivas al rey.

Igualmente es desechada, aunque por una escasa ma-  
yoría, la enmienda de la comisión relativa á las indem-  
nizaciones estipuladas en favor del Tesoro público y  
que eran una forma disimulada de confiscación de  
bienes.

En cambio fué adoptada la enmienda que condena-  
ba á los regicidas á destierro perpetuo. Procedióse luego  
al escrutinio para la totalidad de los artículos, siendo  
aprobada la ley por 334 votos contra 32. Tres días des-  
pués la aprobó á su vez, sin discusión, la Cámara de  
los pares, que acordó en seguida la erección de un  
monumento expiatorio á la memoria de Luis XVI,  
Luis XVII, la princesa Isabel, hermana de Luis XVI,  
y María Antonieta. Estos acuerdos fueron luego adop-  
tados por la otra Cámara, que acordó á su vez que el  
duque de Enghien tuviese igualmente su aniversario y  
su tumba.

En aquellos días, el ministro Decazes leyó á esta úl-  
tima Cámara un documento histórico salvado del olvi-  
do en las circunstancias siguientes.

Después de los sucesos del 9 Thermidor, la Conven-  
ción había mandado secuestrar los papeles de Robes-  
pierre, delegando á Courtois para que los examinara.  
Vagos rumores anunciaban que el depósito confiado á  
este representante contenía importantes documentos.  
Comprendido en la categoría de los regicidas desterra-  
dos por la ley de amnistía, el antiguo miembro de la  
Convención se disponía á huir de Francia, cuando la  
policía, enterada de los rumores que acerca de él cir-  
culaban, mandó practicar en su domicilio dos registros,  
que dieron por resultado el descubrimiento de varios  
documentos de algún interés histórico, entre ellos una  
carta escrita por María Antonieta, el mismo día de su  
ejecución, á su cuñada la princesa Isabel. Esta carta  
fué entregada al ministro de la Policía, quien, durante  
la sesión del 22 de febrero, corrió á la Cámara, subió  
precipitadamente á la tribuna y anunció que iba á leer  
por encargo del rey un documento conmovedor. Apar-  
tado inútil, pues un grande infortunio noblemente so-  
portado no necesita efectos teatrales para despertar  
interés. No necesitaban preparación alguna las supre-  
mas palabras de una mujer joven y hermosa, caída de  
la cúspide de las grandezas al pie de su cadalso; reina  
cuya vida transcurrió en medio de indignas hostilidades  
palaciegas, y á quien persiguieron, aun más allá de la  
tumba, calumnias odiosas, inventadas por los celos y  
el odio de los principales miembros de la familia de su  
esposo. Enviada sin duda por los guardias de la Conser-  
jería al comité de salud pública, y entregada probable-  
mente á Robespierre, que era el miembro más influ-  
yente del comité, aquella carta, designada después con  
el título de *Testamento de la reina*, estaba concebida en  
estos términos:

«Hoy, 16 de octubre de 1793, á las cuatro y media  
de la mañana.

»Es á vos, hermana mía, á quien escribo por última  
vez. Acabo de ser condenada, no á una muerte afren-  
tosa, pues no lo es más que para los criminales, sino á  
ir á juntarme con vuestro hermano.

»Inocente como él, espero mostrar la misma firme-  
za que él en sus últimos momentos. Estoy tranquila

como se está cuando de nada acusa la conciencia.  
Siento profundamente abandonar á mis pobres hijos.  
Sabéis que yo no existía más que para ellos y para vos,  
mi buena y tierna hermana; vos que por amistad lo  
habéis sacrificado todo para estar con nosotros: ¡en qué  
situación os dejo!

»He sabido, por el alegato mismo del proceso, que  
mi hija estaba separada de vos. ¡Ay, pobre niña! No  
me atrevo á escribirla; no recibiría mi carta: ni siquiera  
sé si ésta llegará á vuestro poder.

»Recibid para ambos mi bendición. Espero que al-  
gún día, cuando sean mayores, podrán reunirse con vos  
y gozar por completo de vuestros tiernos cuidados.  
Que piensen los dos en lo que no he cesado de inspi-  
rarles: que los principios y la ejecución exacta de sus  
deberes son la primera base de la vida, que su amistad  
y confianza mutua la harán dichosa.

»Que mi hija comprenda que á su edad debe siem-  
pre ayudar á su hermano con los consejos de la expe-  
riencia, que tendrá más que él, y su amistad puedan  
inspirarle.

»Que mi hijo, á su vez, prodigue á su hermana todos  
los cuidados y servicios que la amistad puede inspirar.  
Que comprendan, en fin, los dos que, cualquiera que  
sea la situación en que puedan encontrarse, no serán  
verdaderamente felices sino viviendo unidos.

»Que tomen ejemplo de nosotros. ¡Cuántos consue-  
los no nos dió la amistad en nuestras desgracias! En la  
dicha se goza doblemente cuando se la puede compa-  
rtir con un amigo. ¿Y dónde encontrarlos más tiernos y  
amados que en la propia familia?

»Que mi hijo no olvide jamás las últimas palabras de  
su padre, que le repito expresamente: que no trate nun-  
ca de vengar nuestra muerte.

»Tengo que hablaros de una cosa que causa gran  
pena á mi corazón. Sé los disgustos que ha debido cau-  
saros este niño. Perdonadle, hermana mía. Pensad en la  
edad que tiene, y cuán fácil es hacer decir á un niño lo  
que se quiere, y aun lo que no comprende.

»Espero que llegará el día en que eso le hará apre-  
ciar mejor vuestras bondades y vuestra ternura en vez  
de ambos.

»No me falta más que confiaros mis últimos pensa-  
mientos. Hubiera querido escribirlas al principio del  
proceso, pero no sólo no me dejaban escribir, sino que  
la marcha del mismo ha sido tan rápida, que realmen-  
te yo no hubiera tenido tiempo para ello.

»Muerdo en la religión católica, apostólica romana;  
en la de mis padres, en la que fué educada y que siem-  
pre profesé; sin poder esperar ningún consuelo espiri-  
tual; sin saber si existen aún sacerdotes de esta religión,  
bien que se expondrían demasiado si entrasen donde  
yo estoy.

»Pido sinceramente perdón á Dios por todas las fal-  
tas que he podido cometer desde que existo. Espero  
que, en su bondad, querrá escuchar mis últimos votos,  
como los que hago desde hace mucho tiempo para  
que se digne recibir mi alma en su misericordia y en su  
bondad.

»Pido perdón á todos mis conocidos y á vos, herma-  
na mía, en particular, por todos los disgustos que, sin  
querer, haya podido ocasionaros. Perdono á todos mis  
enemigos el mal que me han hecho.